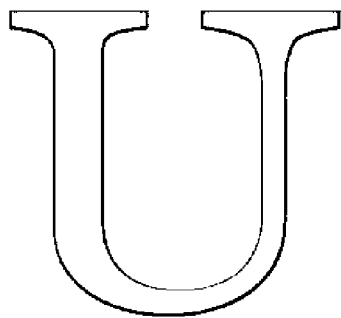


« Avant d'être artiste, je suis d'abord citoyen »

A l'affiche de « C'est ça l'amour », bijou de Claire Burger, dès mercredi, l'acteur belge était l'invité de la rédaction du « Soir ».



ENTRETIEN

Un jour, c'est peut-être sur l'île de Lewis, terre de mythes et de légendes écossaises où les aigles vivent en harmonie avec les loutres et les humains, qu'il faudra aller pour rencontrer Bouli Lanners. Et pas seulement à cause du whisky dont il est fin connaisseur. Né en terre de La Calamine, à la frontière de l'Allemagne et des Pays-Bas, l'acteur belge se sent écossais depuis l'âge de six ans sans vraiment savoir pourquoi. Dès le mois d'août, si tout se passe bien côté Brexit, il y préparera le tournage de son prochain film. Avant, il jouera dans la nouvelle comédie de Samuel Benchetrit et dans une grosse série pour Canal Plus. Quand il débarque à la rédaction, c'est avec sa valise à roulettes, après un fameux tour de France où il a présenté *C'est ça l'amour*, une petite perle signée

Claire Burger, *Caméra d'or* pour *Party Girl*. On connaît Bouli Lanners comme acteur, réalisateur, scénariste, peintre mais aussi comme militant antinucléaire. Le recevoir à la rédaction du *Soir* ce vendredi, alors que les marches pour le climat s'amplifient, fut l'occasion de parler avec lui de l'actualité.

Vous poussez régulièrement des coups de gueule sur les réseaux sociaux. On reproche aux artistes de trop s'engager mais on leur reproche aussi de ne pas s'engager. Vous vous interrogez sur le rôle que vous pouvez avoir en tant que porte-voix d'actes militants ?

Avant d'être artiste, je suis d'abord citoyen. Et j'étais déjà militant quand j'avais 15 ans. A cette époque, tout le monde se fichait de ce que je disais. Aujourd'hui, ma notoriété me sert à diffuser une parole militante via les réseaux sociaux. Il est important que je puisse m'exprimer car j'en ai le droit, c'est inscrit dans la Constitution.

Cette liberté de parole s'accompagne d'une responsabilité...

Oui, mais on a une responsabilité tous les jours dans les actes de la vie. Elle n'est pas plus grande quand on porte une parole citoyenne ou une parole anodine.

Mais quand, dans un moment de colère, vous publiez en décembre dernier une vidéo coup de gueule contre le gouvernement belge après le vote de la Belgique contre la proposition sur l'efficacité énergétique, et que vous dites qu'il faut aller « dépaver la rue de la Loi »...

J'ai dit : « Il ne faut pas s'étonner si nous aussi, on vient dépaver la rue de la Loi. » Ce n'est pas une incitation à la violence, c'est l'expression d'une colère et ça, c'est nécessaire. Car cette colère risque de se transformer en actes de violence. On vit dans une société au bord du gouffre. On est en bord de rupture. Tous les paramètres l'indiquent. Ce n'est pas un fantasme survivaliste de commencer à exprimer cela aujourd'hui. Il y a des réactions qui doivent être faites de manière radicale et immédiate, et ça ne se fait pas. Donc, cela génère de la colère et cette colère, il faut la libérer. Ça me paraît salutaire. Face à la violence de ce qui peut arriver, deux ou trois mots un peu vulgaires sur une vidéo ne comptent pas vraiment.

Les réseaux sociaux ont-ils changé votre vie ?

Je ne croyais pas aux réseaux sociaux. Je ne suis pas un geek, je ne suis pas fasciné par ça, mais force est de constater que c'est

« On vit dans une société au bord du gouffre. Tous les paramètres l'indiquent »

très efficace. Ça a aussi changé ma vie. Quand vous êtes acteur, les gens vous aiment bien. Quand vous parrainez des campagnes de bienfaisance, on vous aime bien. A partir du moment où vous vous impliquez dans quelque chose qui va impacter le quotidien des gens, vous vous faites des ennemis. Sur internet, j'ai des ennemis radicaux. Depuis six mois, j'ai des menaces de mort et cela fait partie de mon quotidien désormais. Il y a une plainte déposée au parquet... Je sais que la plupart des gens me soutiennent, mais j'ai aussi un infime pourcentage de gens qui me détestent. C'est quelque chose que je ne connaissais pas. C'est très anxiogène. Le débat d'idées sur internet est extrêmement violent et je comprends pourquoi il est difficile de fédérer d'autres artistes dans des engagements citoyens comme le nucléaire. Car pour un artiste, c'est hyper contre-productif.

Comment expliquez-vous que le phénomène des gilets jaunes ne se répande pas en Belgique ?

On n'est pas du tout dans la même configuration. La France va plus mal que la Belgique au niveau de ses institutions et des liens sociaux. Il y a trois France : la France des villes qui est plutôt bien lotie, la France des banlieues qui est là pour servir la France des villes, la France rurale qui vit dans un abandon total, qui pratique les principes de la décroissance sans le savoir simplement parce que c'est de l'obligation quotidienne. Il y a une pauvreté absolue. Cela peut paraître dérisoire de manifester pour 40 centimes de plus sur le prix de l'essence mais pour des gens qui vivent dans des communes éloignées sans transports en commun, le

prix de l'essence a un impact sur leur quotidien qui est déjà à la limite de la précarité.

Quand vous voyez la violence de samedi dernier sur les Champs-Élysées, vous vous dites que cela va trop loin ?

Ça a déjà été trop loin ! Car il n'y a pas de réaction. C'est ce qui me fait peur aussi en Belgique par rapport à la loi climat qui ne se fait pas. Il y a une contestation citoyenne permanente dans la rue qui n'est pas écoutée. Cela va créer encore plus de déni de la classe politique et ça va amener à la violence. L'élément déclencheur de la Révolution française fut le prix du pain, mais il y avait une colère sourde diffuse qui englobait plein de rancœurs. Les gilets jaunes, aujourd'hui, c'est le même principe.

Les hommes politiques ne sont pas des idiots. Comment expliquez-vous qu'ils ne réagissent pas à ce qui se passe autour d'eux ?

Comment Chamberlain et Daladier n'ont pas compris qu'Hitler leur mentait ! C'étaient des hommes politiques avertis et tous les paramètres étaient là pour les indiquer. Ça n'a pas été pris en considération. La classe politique n'est-elle pas devenue une sorte de nomenklatura qui vit en dehors de ce qui se passe dans la rue et prend les choses avec beaucoup de dédain ? Le premier signal date d'une dizaine d'années lors d'une manifestation pour dire son sentiment d'abandon par la classe politique. Je me souviens de la réaction de Louis Tobback disant avec dédain qu'il n'y avait

même pas de revendication. Mais c'était un signal ! Et aujourd'hui, ça ne change pas. Les politiques ne prennent toujours

pas en considération les gens qui manifestent chaque semaine.

Comment en sortir ?

Je n'en ai aucune idée. Comme disent très bien les jeunes, ce n'est pas la classe politique de demain qui doit gérer cela mais celle d'aujourd'hui. On est prisonnier d'un système politique

complexe et on se retranche derrière cette complexité pour ne pas avancer. Rien ne se passe, c'est hallucinant. Donc, on va vers quelque chose de pas cool.

Pas envie de vous engager politiquement ?

Jamais. On me l'a proposé mais à partir du moment où l'on entre dans un parti, on entre dans un diktat, on doit suivre la ligne du parti. Or, à 53 ans, je n'ai plus l'âge qu'on me dicte ce que je dois dire ! Je crois toujours dans les institutions mais elles doivent à un moment acter.

Le 26 mai, vous irez voter ?

Oui, oui. Il faut voter. Surtout, ne ratez pas ce rendez-vous. Si je ne croyais plus, je ne militerais pas. Quand on ne croit plus, on boit. La montée des populismes m'inquiète pour l'avenir de l'Europe. On sait qu'il va y avoir des changements sociétaux énormes, des conséquences géopolitiques liées au changement climatique et les crises migratoires seront beaucoup plus amples demain. Avoir le fantasme de se refermer sur soi et d'être un petit pays autonome va à contresens de la réalité. C'est la peur qui fait que ce discours marche.

Les résultats de ces élections vous inquiètent ?

Je m'attends à tout mais je ne suis pas spécialement pessimiste. J'ai encore une lueur d'es-

poir. La pression quotidienne fait que tout le monde est très « vert ». Tout est à l'écologie en ce moment... et je me dis que peut-être, cela va influencer.

Votre militantisme pourrait-il s'incarner de manière claire et forte dans un film engagé ?

Je préfère l'âme, l'existential, l'homme dans la société, à travers ses rapports affectifs, humains, familiaux, désespérés, perdus plutôt que d'avoir un film engagé façon Costa Gavras. Par contre, jouer dans un film politiquement engagé me plairait. J'ai l'impression que c'est plus efficace pour moi d'être un réalisateur qui fait des films qui touchent les gens et d'avoir la parole en tant que citoyen.

Vous marchez les jeudis ?

Oui, hier, j'ai marché à Bordeaux où j'étais en promo. Les jeunes Bordelais de 13-14 ans ont les mêmes façons de manifester qu'à Liège ou à Bruxelles. Il y a une vraie communauté.

Cela vous rend optimiste ?

Oui. C'est sans doute la seule chose. Le milieu militant anti-nucléaire est vieillissant. La plupart des gens avec qui je militais étaient plus âgés que moi.

Donc, voir tout à coup tous ces jeunes dans la rue et entendre dans la bouche de gars de 14-15 ans parler de décroissance et de désobéissance civile me rend optimiste. Cela vient d'une génération qu'on disait perdue. On ne les a pas vus venir ! C'est une surprise totale, mais quelle belle surprise ! ■

Propos recueillis par
FABIENNE BRADFER
CHRISTOPHE BERTI

Bouli Lanners

Ne le 20 mai 1965. Liégeois de coeur. Écossais dans l'âme. Il a la fibre écolo et le look biker. Fils d'une femme de ménage et d'un douanier qui parlaient wallon à la maison. Il a fait les 400 coups et pas mal de petits boulots avant d'arriver au cinéma. En 1999, il réalise « Travellinckx », un court road-movie en super 8 noir et blanc. Deux ans plus tard « Muno », son deuxième court, est à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. En 2004, il réalise son premier long « Ultranova ». Dans ses trois longs suivants, il transforme les forêts d'Ardenne en Far West pour y faire évoluer ses personnages. Il est le grand gagnant des Magritte en 2012 (« Les géants ») et 2017 (« Les premiers, les derniers »). Il s'impose aussi comme acteur, de la comédie aux films intimes, sous la direction de Dupontel, Benchetrit, Jeunet, Jeanne Labrune, Dany Boon, Audiard, Laurent Tirard. Ancien régisseur des Snuls, peintre en sommeil, il est aussi militant anti-nucléaire.

le film « Pour la première fois de ma vie, je me suis totalement oublié »

Dans *C'est ça l'amour*, de Claire Burger, à l'affiche dès mercredi prochain, Bouli Lanners joue un père qui se retrouve seul à élever ses deux filles de 14 et 17 ans, car sa femme a quitté la maison. Un rôle puissant qui nous révèle l'acteur belge comme jamais on ne l'avait vu, émotions à fleur de peau. Pour l'acteur, il y aura un avant et un après ce film.

C'est la première fois que vous portez un film à ce point sur vos épaules...

J'ai été puiser dans des choses très personnelles, dans le potentiel de paternité que je n'ai jamais exploité dans la vraie vie puisque je ne suis pas papa. J'incarne un père absolu, un papa-maman. On met en lumière quelque chose de l'homme qu'on met rarement en lumière, sa part féminine. Du point de vue du travail du comédien, c'est très intéressant. Le tournage est une partie que tu ne maîtrises pas dans la mesure où tu fais confiance à la réalisatrice, au scénario. On est dans le travail. Quand je me suis vu à l'écran au Festival de Venise, j'ai vu Mario. Ce fut un choc. D'habitude, je déteste me voir, je ne fais que me juger. Et là, pour la première fois de ma vie, je me suis totalement oublié, j'ai vu le personnage et quand les lumières se sont ralumées, j'étais en larmes. Ce fut un moment inoubliable car tellement chargé d'émotions.

Il y aura un avant et un après ce film car le rôle est tellement puissant et j'y ai mis tant de choses de manière absolue. Ce fut un moment rare, le genre qu'on ne propose pas souvent. Ce n'est pas un scénario avec des rebondissements hallucinants, on est juste dans la justesse du quotidien et c'est ça qui fait la beauté du film. Quand je joue, je n'essaie pas de m'analy-

ser. Je mets de côté mon travail de metteur en scène et je me mets totalement à disposition. Mais le plus dur, c'est de s'oublier. Là, je l'ai fait.

Votre personnage participe à un spectacle théâtral qui demande de faire spectacle de son intimité pour dire quelque chose de son monde et du monde en général. Considérez-vous l'art comme thérapeutique ?

Ce le fut pour moi. Je m'en suis sorti grâce à la culture. À l'époque de mon adolescence et au moment où dans ma vie, tout dérapait, où je sombrais dans quelque chose qui était presque de l'ordre de l'illégalité. Pour Claire Burger, il était également important de marquer le côté socioculturel car il permet de retisser du lien social. À Forbach, qui a subi le choc de la fermeture des mines, le processus théâtral Atlas, qui a été fait pour le tournage mais existe par ailleurs réellement, a recréé du tissu social entre les gens. On a tous droit à la culture.

Quels sont vos projets ?

Le prochain film de Samuel Benchetrit, une comédie où je vais retrouver François Damiens, Béatrice Dalle, Joey Starr, Gustave Kervern, Vincent Macaigne, Vanessa Paradis... Ensuite, je devrais tourner mon propre film, une histoire d'amour en Écosse, l'histoire d'une femme de 60 ans qui fait un pas de côté pour être aimée une fois. C'est une

aventure car c'est un film tourné en anglais avec des comédiens anglais. J'avais envie de raconter une histoire d'amour depuis longtemps et j'aime la peinture romantique du XIX^e siècle. En allant sur l'île de Lewis, qui est une île presbytérienne où j'ai vécu cinq-six

mois l'an dernier, cela me permet d'avoir une histoire contemporaine dans un milieu très austère qui s'inscrit dans

une imagerie qui peut ressembler à une peinture du XIX^e. L'habit que ces gens portent quand ils vont à la messe est très beau, très XIX^e, donc très cinématographique. Et c'est excitant de faire un casting avec des comédiennes anglaises de 60 ans. Le problème, c'est quelles sont toutes formidables... Si tout se passe bien au niveau de la coproduction, je devrais tourner en octobre-novembre car j'ai

des impératifs de météo. Mais cela dépend aussi du Brexit ! Après cela, je vais jouer dans une grosse série française pour Canal Plus.

Vous êtes un adepte des séries ?

La série est complémentaire du long-métrage. Il ne faut pas la rejeter. La longueur de la série permet dans une structure simple d'établir une certaine psychologie et épaisseur des personnages, chose qu'on n'a pas le temps de faire au cinéma. Mais les séries sont encore mal produites en Belgique. Le cadre qui établit les coproductions des séries n'existe pas.

J'avais écrit une série mais je n'ai plus envie de la faire car c'est très compliqué à monter financièrement. On est dans du sous-financement. Et je n'ai plus l'âge de demander à mes amis de travailler à - 60 % dans un laps de temps très court. Le danger est aussi la perte des droits d'auteur. D'un point de vue législatif, ce n'est pas défini. Il faut légiférer sinon on va vers l'« ubérisation » de la production télévisuelle. ■

Propos recueillis par
F.B. & C.BE.